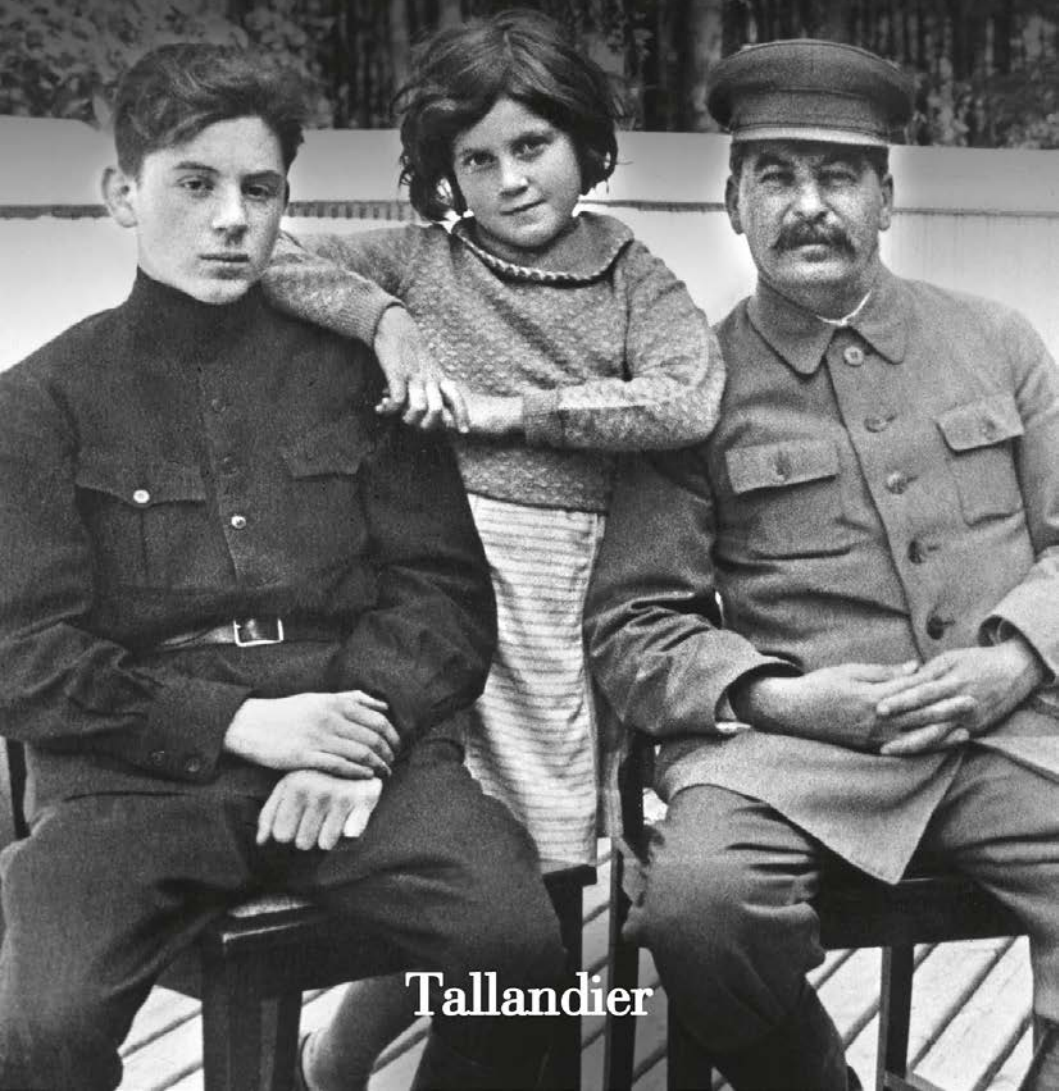


CLAUDE-CATHERINE KIEJMAN

Svetlana

La fille de Staline



Tallandier

SVETLANA

DU MÊME AUTEUR

Moi, j'ai dix ans. Des enfants parlent à Claude-Catherine Kiejman,
Buchet/Chastel, 1977.

Profession biographe. Conversations avec Jean Lacouture, Hachette,
2003.

Clara Malraux, l'Aventureuse, Arléa, 2008.

Eleanor Roosevelt, First Lady et rebelle, Tallandier, 2012 ;
coll. « Texto », 2014.

Golda Meir. Une vie pour Israël, Tallandier, 2015 ; coll. « Texto »,
2016.

En collaboration

(avec Jean-François Held), *Mexico, le pain et les jeux,* Seuil, 1969.

(avec Lila Louinguine), *Les Saisons de Moscou,* Plon, 1990. Prix
document des lectrices de *Elle*.

(avec Catherine Lamour), *Cinquante Dîners sans se lever de table,*
Belfond, 1993.

Claude-Catherine Kiejman

SVETLANA

La fille de Staline

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2016-0

Pour ma Juliette.

Pour Dominique.

*Nous vivons sourds à la terre sous nos pieds
À dix pas personne ne discerne nos paroles,
On entend seulement le montagnard du Kremlin
Le bourreau et l'assassin des moujiks...
... Chaque mise à mort est une fête,
Et vaste est l'appétit de l'Ossète.*

Ossip Mandelstam, 1933.

CHAPITRE PREMIER

Une défection stupéfiante

21 avril 1967, 14 h 45. Un DC 8 de la Swissair se pose sur le tarmac de l'aéroport Kennedy où la sécurité a été renforcée. Dernière personne à descendre de l'appareil, une femme, dont la véritable identité est restée ignorée des passagers et de l'ensemble de l'équipage pendant tout le voyage, apparaît en haut de la passerelle. Souriante, vêtue d'une veste blanche croisée et visiblement à l'aise, elle lance à la multitude de journalistes et des représentants de la presse internationale qui l'attendent sur la piste, armés de micros et de caméras : « *I am happy to be here.* » Un peu plus loin, la foule, curieuse d'apercevoir cette visiteuse de quarante-et-un ans qui porte le nom de Svetlana Allilouïeva¹, est plus nombreuse que celle présente lors de la venue des Beatles en 1964. En pleine guerre froide, ce n'est pas tous les jours que la fille de Iossif Djougachvili, *alias* Joseph Staline, mort

quatorze ans auparavant, débarque aux États-Unis. De quoi faire frémir tout le Kremlin !

La nouvelle de l'arrivée de cette transfuge inattendue – dont, selon le premier responsable de la CIA qui la rencontre, l'image ne correspond pas du tout aux idées préconçues sur la fille du Tyran rouge – n'a été connue du public que quelques heures auparavant. Soucieuse de ne pas envenimer les relations avec l'URSS, qui, pour sa part, a quasiment passé sa fuite² sous silence, alors que des négociations sont en cours entre Moscou et Washington pour tenter, en pleine guerre du Vietnam, d'améliorer les relations bilatérales et de trouver un accord en matière d'armement, la diplomatie américaine s'est efforcée de minimiser l'événement, répétant à l'envi qu'elle n'a joué aucun rôle dans la décision³ de Svetlana de faire défection. Officiellement, il s'agit d'une visite privée dont la durée reste incertaine, et qui a pour objet la publication du premier tome de ses Mémoires⁴. Le Département d'État a recommandé à Svetlana d'éviter toute déclaration intempestive ; c'est pourquoi elle ne prononce ce jour-là que quelques mots écrits pour elle par George Kennan⁵ : « Je suis ici parce que j'ignore encore comment va s'organiser ma nouvelle vie hors de Russie. Je souhaite connaître les États-Unis et prendre contact avec mes éditeurs. J'ignore combien de temps je vais rester. »

Une conférence de presse⁶ – la première de sa vie – est organisée quelques jours plus tard, le 26 avril, dans

le grand hall de l'hôtel Plaza de New York. Sur une estrade, Svetlana, vêtue d'une simple robe noire, est assise entre ses deux avocats. Comme elle craint de ne pas toujours comprendre aussi bien que nécessaire le sens des questions qui vont lui être posées, celles-ci sont présentées par écrit et lues par l'un de ses deux conseils. Sur trois cents questions, quarante sont retenues. S'excusant de son anglais incertain, qu'elle parle toutefois correctement, avec une légère trace d'accent russe, Svetlana précise tout d'abord que sa décision de quitter l'URSS lui a été dictée par le désespoir que lui a causé la mort de son « mari⁷ » et qu'elle n'a qu'un seul souhait : pouvoir s'exprimer librement, ce qui lui a toujours été refusé dans sa patrie. Elle précise qu'elle ne parlera ni de son père, ni de sa mère, ni de sa famille en général tant il est difficile de le faire brièvement. En outre, cette histoire familiale constitue l'essentiel du livre dont la parution en plusieurs langues est prévue pour l'automne.

En dépit des recommandations des autorités, elle ne peut s'empêcher d'exprimer des opinions politiques. Sa déclaration la plus surprenante, lit-on ainsi dans *Le Monde*⁸, a trait à l'action de son père : « J'ai désapprouvé beaucoup de choses. Mais je considère que beaucoup de membres du Comité central de notre parti et du Bureau politique ont été également coupables. Ils savaient. Ils approuvaient. Le régime, l'idéologie sont responsables. » Toute sa vie, d'ailleurs,

Svetlana, quelles que soient ses critiques et accusations envers Staline, ce père qu'elle a aimé et qui l'a aimée, cherchera d'une manière ou d'une autre, non pas à l'excuser mais à nuancer sa responsabilité, quitte à la faire porter sur d'autres, notamment sur Lavrenti Beria, membre du Politburo chargé de la bombe nucléaire, et chef tout-puissant depuis 1938 de la police secrète (NKVD).

Elle souligne aussi l'impression désastreuse produite sur les intellectuels soviétiques par le procès Siniavski et Daniel⁹. C'est, dit-elle, la remise en cause, voulue par Brejnev, d'une liberté fragile. La fin des espoirs nés sous Khrouchtchev. Ce procès fut une des raisons qui l'ont décidée à rompre avec le communisme et à quitter son pays. À l'issue de la conférence qui se termine par une *standing ovation*, Svetlana est à bout de forces. Pour cette femme déterminée mais discrète et timide, à la recherche de sa vérité, revenir sur le passé se révèle une épreuve alors que les incertitudes sur son avenir sont nombreuses. Quelle sera sa vie en Amérique ? Pourra-t-elle même y vivre ? Reverra-t-elle jamais la Russie et ses deux enfants, encore adolescents, qu'elle a laissés derrière elle ?

Dans *Vingt Lettres à un ami*, écrit quatre ans auparavant, Svetlana évoque à de très nombreuses reprises l'amour qu'elle éprouve pour la Russie, la beauté de sa nature, son âme. Ce sentiment est si fort qu'elle assure que, pour rien au monde, elle ne saurait vivre

UNE DÉFECTION STUPÉFIANTE

autre part. « Si cruel que soit notre pays, si difficile qu'il soit d'y vivre, si grandes les chances de tomber en chemin, écartelés dans notre sang, de souffrir épreuves et douleurs imméritées, nous sommes très attachés à cette terre et aucun de nous, écrit-elle, ne la trahira et ne l'abandonnera pour courir en quête d'un bonheur sans âme. Russie insensée et sage, cruelle Russie, mon amour... Après trente-sept ans d'une vie double, imbécile et sans but, tu luis pour moi et me consoles, toi que rien n'a pu noircir à mes yeux. » Et pourtant, après cette ode à la mère patrie, la voilà partie à l'autre bout du monde, dans cette Amérique, « ce grand Satan », ennemi numéro un de l'Union soviétique.

Pour quelle raison ? Pour pouvoir, comme elle le déclare, écrire et s'exprimer librement – ce qui lui est refusé par les dirigeants du Kremlin ? Parce que ceux-ci lui ont dénié le droit d'épouser l'homme qu'elle aimait ? N'est-ce pas plutôt une nécessité plus intime, plus profonde, celle d'échapper aux fantômes et aux tragédies familiales, à l'image insubmersible du Tsar rouge, ce tyran que fut son père, qui lui a donné la force de couper les ponts ? Mais y parviendra-t-elle jamais ?



Nadia, la mère de Svetlana, avait des goûts extrêmement modestes. D'ordinaire, elle était vêtue de simples robes taillées à la maison. Staline portait, en été, un costume de toile semi militaire ; en hiver, un costume de lainage. Il a porté le même manteau pendant vingt ans.

© Heritage Image Partnership Ltd / Alamy Stock Photo

CHAPITRE II

Les Staline : un couple bolchevique

« J'aurais préféré que mon père fût un simple cordonnier géorgien¹... » Celle qui fait, en 1968, ce constat désabusé n'est pas la fille d'un homme ordinaire. Née le 28 février 1926 à Moscou, elle a pour prénom Svetlana. Nom du père : Iossif (Joseph) Vissarionovitch Djougachvili, plus connu sous celui de Joseph Staline. Nom de la mère : Nadejda Allilouïeva, plus souvent dénommée Nadia.

Pour le futur Tsar rouge, 1926 n'est pas non plus une année comme les autres. Ayant su jouer de prudence, d'habileté et de ruse au sein de la direction bolchevique où se heurtent, surtout depuis le départ de Lénine, les ambitions et où se succèdent les antagonismes, Staline assure, à la suite du XIV^e Congrès, en décembre 1925, son emprise définitive sur le Parti communiste bolchevique². L'opposition succombe et notamment son principal rival Léon Trotski³. « En

1926, Staline exerçait sur le Parti un pouvoir bien plus considérable que n'en avait jamais eu Lénine⁴. »

C'est dans ce contexte que Svetlana – « une si jolie petite fille », note sa mère⁵ – voit le jour au Kremlin, forteresse médiévale au cœur de Moscou, la nouvelle capitale du pouvoir soviétique que Staline veut débarrasser de son caractère rustique pour y édifier le paysage des temps nouveaux : les quarante fois quarante églises cèdent la place aux usines et aux lourds gratte-ciel à colonnades et à tourelles⁶.

C'est dans le secret de ses murailles de quatre mètres d'épaisseur, de ses remparts crénelés, de ses immenses portes fortifiées – trente-deux hectares de palais, de cours intérieures, de cathédrales et de clochers –, c'est dans ce lieu de pouvoir absolu et de tragédies que Svetlana passera, en dépit de son aversion, comme elle l'écrira en 1963, la plus grande partie de ses vingt-cinq premières années⁷.

À la naissance de sa fille, Staline a quarante-sept ans, et Nadia, sa seconde épouse⁸, vingt-deux ans de moins. Leur amour, car nul ne doute de sa réalité, même si tous les témoins s'accordent pour parler de relations souvent houleuses, a l'âge de la révolution. Dans ses Mémoires, Svetlana évoque leur rencontre, au cours de cette période de terribles bouleversements, par une métaphore : « une petite barque accolée à un énorme transatlantique. C'est ainsi que m'apparaît ce couple sur la mer furieuse⁹ ». Nadia n'est, en effet, qu'une lycéenne

de seize ans, tandis que Joseph, leader bolchevique endurci et reconnu, est déjà fort d'une longue pratique révolutionnaire.

Surnommé Sosso dans son enfance, Iossif Djougachvili est né en 1879, à Gori, un gros bourg du nord de la Géorgie. Son père, Vissarion Ivanovitch Djougachvili, dit Besso, et sa mère Ekaterina Gavrilovna Gueladzé, dite Kéké, sont tous deux d'origine serbe. Simple cordonnier, Vissarion, alcoolique et brutal, bat avec la même constance femme et enfant¹⁰. Ekaterina, pieuse, soumise, mais tenace et rude à l'ouvrage, sait être aussi une femme de caractère et protéger son fils unique qu'elle élève seule lorsque le couple se sépare en 1883. Devenue veuve alors que Sosso n'a que 11 ans, elle rêve de faire de lui un prêtre, seule manière pour un pauvre de continuer à s'instruire. Elle réussit à le faire admettre comme boursier au séminaire orthodoxe de Tiflis, la plus importante école religieuse de Géorgie. Mais cette décision est loin de plaire au jeune adolescent. C'est un bon élève, brillant en mathématiques et doué d'une prodigieuse mémoire, mais rétif à la discipline et dénué de toute attirance pour la religion. Expulsé au bout de cinq ans pour comportement irrespectueux et grossièreté, il quitte le séminaire sans avoir achevé ses études. Au plus grand regret de sa mère, il ne sera jamais prêtre. Toutefois, selon Svetlana, ces années l'auront marqué à jamais : « Son expérience du séminaire l'avait conduit à penser qu'on doit être into-

lérant, au besoin vulgaire, qu'il faut abuser le troupeau pour le tenir à sa merci, qu'on doit intriguer, mentir, et qu'il est de bonne guerre de pratiquer pas mal le vice, et le moins possible la vertu¹¹. »

C'est une tout autre voie qu'il choisit. Celle de la lutte révolutionnaire. Lecteur assidu de Marx, de Plekhanov et de Lénine, il est membre depuis 1898 du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR)¹². Repéré et surveillé par la police pour ses activités de propagande auprès des ouvriers du pétrole de Transcaucasie, il bascule bientôt dans la clandestinité sous le nom de Koba. Celui qui fut l'un des leaders des émeutes qui éclatent à Batoumi¹³ est pour la première fois arrêté avant d'être expédié en Sibérie orientale. Entre avril 1902 et 1913, il est appréhendé huit fois, exilé sept fois, et réussit six fois à s'évader. Une existence qui ne fait qu'endurcir ce jeune homme râblé à l'épaisse chevelure sombre et aux traits rudes, et le rapproche de Lénine¹⁴ dont il partage les options radicales. Copté au Comité central du Parti en 1912, Koba se métamorphose peu à peu en Staline, s'affirmant désormais comme l'un des principaux dirigeants de l'intérieur¹⁵, contribuant ainsi cette même année à la création du journal la *Pravda*¹⁶, dont il signe le premier éditorial.

Exilé une dernière fois sous haute surveillance dans le nord de la Sibérie, une région éloignée de tout, dont les rigueurs du climat affecteront à jamais sa santé, il retrouve la liberté grâce à la Révolution de février 1917